

Culture

La danse contemporaine dans toute sa sobriété

Les Brigittines présentent «La grande nocturne» et «Tant'amati», où l'écriture chorégraphique, bien présente, s'exprime dans la douceur et la subtilité.

DIDIER BÉCLARD

En ouverture du programme de la saison, Patrick Bonté, directeur général et artistique des Brigittines, signale que «le maître mot est de coller au sensible et à l'original et d'ouvrir le champ des styles et des registres». Les deux premiers rendez-vous de cette année (exception faite de la Nuit Blanche qui s'est déroulée le premier week-end d'octobre) s'inscrivent parfaitement dans cet esprit. Deux créations, «La grande nocturne» de Julie Bougard et «Tant'amati» d'Erika Zuennel, qui ont en commun la sobriété dans le mouvement doublée d'une écriture chorégraphique affirmée. Les mouvements de danse sont parfois rares mais les postures et les attitudes s'avèrent très travaillées. Deux univers très différents pour deux très belles pièces empreintes de poésie et d'humour.

Les pièges de la nuit

Originaires de la région du Centre, Julie Bougard s'est nourrie des écrits des poètes surréalistes – en l'occurrence Fernand Dumont, dont «La grande nocturne» a donné son nom à la pièce, et d'Achille Chavé – et de leur engagement libertaire.

Des hommes de l'ombre pétris d'éthique qui se sont engagés – Fernand Dumont est mort en déportation à Bergen-Belsen – pour libérer les laissés pour compte, les victimes d'une société, pour leur redonner la parole. «Il n'y a pas Julie, rien ne travaille», entend-on dans la pièce, «mais c'est indispensable à une époque où l'on ne prend pas nécessairement position», ajoute Julie Bougard.

«La grande nocturne» part de la mort dans une ambiance sombre mais voyage entre ombre et lumière, entre rêve et réalité, pour évoquer la libération de l'homme. La noirceur humaine est mise en avant pour amener l'ouverture vers la lumière. D'abord affalée sur un pupitre, la danseuse s'éveille, se meut, par moments dans des pas de danse formelle, s'agit, tourmentée, proche d'une transe où se mêlent sensualité, douceur et énergie. Et la mort apparaît sous la forme d'un squelette, puis de plusieurs squelettes mais leurs «bouh» sonnent comme des bisous de potaches. «La mort n'est pas une fatalité, commente la chorégraphe, la mort n'est pas tragique».

Seule en scène, Julie Bougard évolue sous le regard ou au milieu de ces corps d'os – des vidéos en 3D réalisées par Lucas Racasse – les morts interagissent avec les vivants, allant jusqu'à entamer un duo ensemble. Tous sont



ses doubles puisqu'elle joue le rôle de tous les personnages filmés, y compris la Vénus, beauté inaccessible qui passe sans s'attarder. Elle emmène le spectateur dans un jeu de miroir, pour voir si ce n'est pas mieux de l'autre côté, passant d'un personnage à l'autre dans le rêve. Entre danse macabre et cabaret funèbre (sur fond de feu d'artifice quand même), elle tombe les masques – des accessoires remarquables réalisés par la plasticienne Sara Justice de Menezes – s'épluchant littéralement le visage dans une scène impressionnante. «Il faut accepter le beau et pouvoir le reconnaître», dit l'auteur, qui voit dans la poésie le dernier médium où tout est possible.

Une relation qui s'oublie

Changement de décor et de ton. Un intérieur qui sent le quotidien, des meubles basiques, un métro qui passe pas loin. Un homme (Sébastien) et une femme (Erika Zuennel) déambulent, se croisent, se cherchent, s'évitent sur fond de bruit de

Deux univers très différents, pour deux très belles pièces empreintes de poésie et d'humour.

bouillire et de chansons de Brigitte Fontaine. Par moments, ils se figent, à d'autres, ils se retrouvent dans un même mouvement, toujours furtif. Les trajectoires décrivent le chassé-croisé millimétré de ce couple qui a vécu. Le temps est passé, l'amour s'est éteint. Le temps passe encore, les gestes se répètent, d'un jour à l'autre. Ils échangent quelques mots sans conséquence ou s'écrivent parce qu'ils n'arrivent plus à se parler.

«C'est dramatique et c'est normal», explique Erika Zuennel. C'est dramatique, comme la vie, l'ironie en plus. C'est un regard sur soi terrible, comme la vie, mais ça continue et c'est pas grave». La pièce, qui évoque la relation d'amour dans le temps et l'absurdité de rapports amoureux qui se sont perdus en eux-mêmes, fait référence au film d'Ettore Scola «Nous nous sommes tant aimés» (C'eravamo tanto amati, d'où le titre «Tant'amati»). C'est une réalité donnée à voir où la forme prime sur la narration. Le corps des comédiens parle par la forme que lui donne l'écriture chorégraphique, même dans des gestes très quotidiens, et dessine cette vie à deux dans l'espace.

«La grande nocturne» de Julie Bougard dans la Chapelle et «Tant'amati» d'Erika Zuennel dans la salle Mezzo, aux Brigittines à Bruxelles, les 25 et 26 octobre et les 29 et 30 octobre à 20h30. Renseignements et réservations: 02/213.96.10 ou www.brigitlines.be.



© GUILLAUME DE MANILUCAS RACASSE

EXTRAITS DE CV

Chorégraphe et danseuse, Erika Zuennel est née à Florence. De formation classique, elle a fréquenté à New York les écoles d'Alwin Nikolais et Merce Cunningham. Depuis 1996, elle collabore avec la Cie Mossoux – Bonté depuis 1996. En 1998, elle entame une recherche personnelle avec les solos «Frères Espérances» et «Ashes» et fonde avec Olivier Renouf la Cie l'Yeuse en 2000. Après des études de danse classique avec Jacques Sausin, Julie Bougard entre à la «Arts Educational Schools» (Londres), où elle se forme à la danse contemporaine. Après plusieurs expériences internationales, elle joue à Bruxelles dans les pièces de Joanne Leighton, de Thierry Smits, d'Alain Platel, de Jan Lauwers, et de Sasha Waltz. En 2010, elle participe à la création de l'Opéra Parisfal, mis en scène par Romeo Castellucci.

QATAR



La sœur de l'émir, première puissance du marché de l'art

La sœur de l'émir du Qatar, Sheikha Al-Mayassa bint Hamad bin Khalifa Al-Thani, a été désignée la personnalité la plus influente dans le monde de l'art contemporain en 2013 par «Art Review». Selon le magazine londonien, elle dépense, à la tête de l'autorité des musées du Qatar (QMA), environ un milliard de dollars (75 millions d'euros) par an sur le marché de l'art. C'est 30 fois plus que le total des investissements du MoMa de New York et 175 fois plus que ceux de la Tate Modern de Londres en 2012.

DÉCÈS

Manolo Escobar ne chantera plus «Y Viva Espana»

Le chanteur espagnol Manolo Escobar est décédé à Benidorm à l'âge de 82 ans. Escobar était devenu une véritable légende de la chanson espagnole dans les années 1960-1970, avec des titres comme «El porompompero» ou «Mi carro», mais surtout «Y Viva Espana» qui a fait le tour du monde. Né en 1931 en Andalousie, Manuel Garcia Escobar avait quitté la scène fin 2012 après 50 ans de carrière.



CLASSEMENT FORBES

Michael Jackson à nouveau en tête des morts les plus riches

Michael Jackson est en tête du classement «Forbes» des célébrités décédées qui ont gagné le plus d'argent. Selon le magazine, «Bambi» a gagné 160 millions de dollars entre juin 2012 et juin 2013, contre 55 millions de dollars pour Elvis Presley. La plupart des bénéfices proviennent du spectacle du Cirque du Soleil basé sur sa musique (photo) et de la publication de son catalogue de chansons. L'an dernier, Elizabeth Taylor était en tête après la vente de biens qui avait rapporté 210 millions d'euros.



- Marie Baudet pour La Libre Belgique (26 octobre 2013)

Tête à tête

Avec "Tant'amati", Erika Zueneli elle aussi tourne en rond - d'une autre façon. Plutôt en lignes droites, d'ailleurs. Le plateau de la salle Mezzo a les allures d'un intérieur dépouillé, évier, frigo, table, canapé (décor d'Olivier Renouf, également à la régie son et dans le rôle du "regard complice"). Les rideaux de la coulisse et ce qu'ils dévoilent donnent à voir le passage furtif des deux habitants de ce lieu. Un couple, peut-être un ex-couple : deux êtres qui, vivant ensemble, en ont développé un mimétisme chargé à la fois d'habitudes et d'agacements. Peu, très peu de mots sont nécessaires à ces deux-là, dont les corps parlent entre élans et usures. Sans jamais nous dicter leur histoire, les personnages chorégraphiés et interprétés par Erika Zueneli (danseuse, chorégraphe, adepte des décalages) et Sébastien Jacobs (acteur, danseur, metteur en scène, créateur son - qui du reste signe ici une bande-son sur base des compositions de Brigitte Fontaine, et de leur formidable potentiel dramaturgique) semblent inventer le monde ordinaire et farfelu qui les abrite.

L'instant s'étire ou se contracte, les regards s'ignorent ou s'expriment. On y décèle des lassitudes ou de la tendresse, on y palpe le singulier rapport de deux corps familiers à l'espace qu'ils ont forgé et qui les contient. Entre le réel d'une relation et son effacement, entre la comédie domestique et le constat désabusé, un bel exemple de ce que la danse peut raconter sans rien assener.